



MARIA BARBAL

Celle qui se taisait

ROMAN

*Traduit du catalan par Marie Vila Casas*

# MARIA BARBAL

## Celle qui se taisait

*« On était nombreux à la maison, ça se voyait. Il devait y avoir quelqu'un de trop. J'étais la cinquième des six enfants, et comme disait la mère, j'étais arrivée parce que Dieu l'avait voulu et il fallait accepter ce qu'Il envoyait. »*

Une maison basse bâtie sur une terre aride, six enfants, beaucoup de bouches à nourrir et peu de pain. C'est ainsi que se dessine le destin de Conxa. À 13 ans, elle quitte sa maison, son village et son seul horizon, pour une autre maison dans un autre village, plus loin dans la vallée. Elle va rejoindre l'oncle et la tante qui n'ont pas d'enfant et ont bien besoin d'aide, aux champs et pour les bêtes. Dans les années 1920, au cœur des Pyrénées catalanes, où le sol est si avare que même les riches ont bien peu de chose, les jours s'écoulaient semblables les uns aux autres. Mais la guerre qui brûle tout va faire basculer la vie de ces enfants de la terre.

Un roman hors du commun qui nous entraîne avec force et pudeur dans un siècle d'histoire espagnole, de deuils, de révolte et d'amour.

**« La beauté du texte éclate dans sa véracité,  
sa retenue et sa noblesse. »**

*El País*

Traduit du catalan par Marie Vila Casas

ISBN : 978-2-36812-961-6



19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère  
Design © Raphaëlle Faguer  
Photographie © Arcangel Images



  
CHARLESTON  
www.editionscharleston.fr

CELLE QUI  
SE TAISAIT

Titre original : *Pedra de Tartera*  
Édition révisée en 2015  
Droits de traduction représentés par Sandra Bruna  
Agencia Literaria, SL  
Copyright © Maria Barbal, 1992, 2008, 2015  
Tous droits réservés

Traduit du catalan par Marie Vila Casas



Cofinancé par  
l'Union européenne

Financé par l'Union européenne. Les vues et opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles de l'auteurice et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Union européenne ou de Creative Europe. Ni l'Union européenne ni Creative Europe ne peuvent en être tenus pour responsables.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-961-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (EditionsCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**  
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Maria Barbal

CELLE QUI  
SE TAISAIT

Roman

*Traduit du catalan  
par Marie Vila Casas*





*À mes parents*



# PREMIÈRE PARTIE



**O**N ÉTAIT NOMBREUX À LA MAISON, ça se voyait. Il devait y avoir quelqu'un de trop. J'étais la cinquième des six enfants, et comme disait la mère, j'étais arrivée parce que Dieu l'avait voulu et il fallait accepter ce qu'Il envoyait. Notre Maria à nous, l'aînée, s'occupait davantage de la maison que la mère, Josep était le premier fils, l'héritier, et Joan était au séminaire. J'avais entendu dire, et pas qu'une fois, que nous, les trois petits, on donnait plus de fil à retordre qu'on ne rapportait. L'époque n'était pas à l'abondance, et avec toutes ces bouches à nourrir et si peu de biens, ça se ressentait obligatoirement. Comme j'étais

d'un caractère doux et raisonnable, ils avaient décidé que je partirais aider la tante, la sœur de ma mère, qui avait perdu l'espoir d'avoir des enfants – mais du travail, ça, elle en avait. Elle s'était mariée avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle qui possédait des terres, une demi-douzaine de vaches au moins, de la poulaillerie et des lapins, et aussi un potager. Ils vivaient bien, mais ils manquaient de bras et de compagnie parce qu'ils commençaient à se sentir vieux. Alors à treize ans, mon baluchon sous le bras, j'avais quitté la famille, la maison, le village et la montagne, accompagnée par le père et Maria. Il n'y a pas loin de l'Ermita à Pallarès, mais ça voulait dire marcher une journée et perdre ma maison à laquelle je tournais le dos, ce qui me faisait le plus mal à ce moment-là, en descendant. Je laissai tout derrière moi, le seul monde que je connaissais.

Durant ces heures de marche silencieuse pour arriver au marché de Montsent où le père et Maria me laisseraient à l'oncle et à la tante et en profiteraient pour faire des achats, je ne repensais qu'aux bons moments vécus au village où j'étais née et dont je n'étais sortie

que pour mener les bêtes dans la montagne ou pour m'échapper à la *festa major* du bourg voisin, avec ses quatre maisons. Beaucoup de bouches à nourrir et peu de pain.

Je me rappelle les trois hivers d'école ; j'avais été une des rares fillettes qui avait pu apprendre parce qu'il y avait déjà des plus grandes, bonnes à travailler, à la maison. La chance d'être petite ! La maîtresse nous faisait faire une calligraphie toute ronde avec la fin de chaque lettre vers le haut et la boucle à gauche du *r* qui me faisait penser à un tire-bouchon. À l'école, on n'avait jamais froid parce que Madame Paquita ne se laissait pas impressionner par la lésinerie des familles, elle voulait un bon tas de bûches chaque semaine dans la classe. Elle disait qu'il fallait un peu de chaleur pour faire rentrer les lettres, et que s'ils voulaient qu'on apprenne, ils devaient y « *mettre un peu de bonne volonté\** ». Moi, le peu que je sais, et que j'ai presque entièrement oublié, je l'ai appris en castillan. Les premiers jours, je

---

\* Les termes et phrases en italiques suivis d'un astérisque sont en castillan dans le texte original en catalan.

n'en revenais pas. Cette dame, la maîtresse, va savoir d'où elle sortait, parlait une langue incompréhensible pour nous. On avait bien fini par la comprendre, et elle aussi nous comprenait quand on bavardait entre nous mais, je ne sais pas pourquoi, elle ne le laissait pas voir, comme si elle en avait honte ou que ça la gênait un peu. Je me souviens de ces hivers d'école comme si c'était hier. Avec Magdalena, on était inséparables, et quand on devait lire, je me mettais à rire et Magdalena s'arrêtait. Madame Paquita ajustait ses lunettes et elle restait sérieuse comme un sergent. Moi, à force de me retenir de rire, j'en avais mal au ventre, et quand Magdalena reprenait, je sentais des gouttes de pipi qui s'échappaient dans ma culotte.

J'aimais aller à l'école. C'était différent de la vie de tous les jours, j'avais l'impression que ce n'était pas si mal d'être petite. À la maison, on aurait dit qu'on dérangeait, nous, la marmaille. Si on jouait dans la grange, on mettait tout sens dessus dessous ; si on s'approchait du feu et qu'on attisait la braise sous les casseroles avec la pince à feu, les parents criaient en évoquant je ne sais quel malheur ;

et si on ramassait une pierre ou un morceau de bois pour jouer, ils pensaient que c'était pour s'en prendre à quelqu'un. Il n'y avait que quand on aidait à traire, à éplucher les pommes de terre, à équeuter des haricots verts ou à porter du bois, qu'on était à l'abri. Ça, c'était être grand, mais quand on avait terminé, on n'avait pas droit au *porró* ni au lard rôti, car on était trop petits.



**D**E LA FENÊTRE DE LA CUISINE, le toit de chez les Saral ressemblait à un clocher et ses ardoises brillaient comme des petits miroirs. La pluie s'était arrêtée, et tandis que la mère mettait de la cendre sur un drap épais pour faire la lessive, dehors, des gouttes se décrochaient et dégringolaient sur la vitre. Je regardais les rigoles qu'elles faisaient et j'entendais la mère qui reprenait la même histoire mais d'une autre manière. La tante aurait voulu avoir une fille comme toi, mais Dieu ne la lui avait pas accordée. Toi, tu lui ressembles plus que Maria ou Nuri. Avec tes cheveux roux surtout. La tante était la plus belle de nous

quatre, qu'est-ce que tu crois, c'est pour ça qu'elle a trouvé un si bon parti. On avait les mêmes yeux elle et moi, ceux de ta grand-mère, – qu'elle repose en paix –, et ceux de la tante Encarnació lui ressemblaient beaucoup, aussi.

Ce n'était pas seulement ça, et la mère arrangeait les bûches pour allumer le feu. C'était que la tante avait besoin de quelqu'un, et qui de mieux qu'un membre de la famille pour profiter d'autant de biens...

Aucun mot ne sortait de ma bouche, pourtant j'en avais à dire. Mais quand la mère se taisait, j'avais un nœud dans la gorge, comme un lacet qu'on aurait tiré de chaque côté, et ça commençait à me faire mal jusqu'au premier sanglot qui remontait de ma poitrine et desserrait le nœud, et avec une grande colère je laissais échapper un flot de larmes ; pleurer était la dernière chose que je voulais à ce moment-là. Il était inutile d'en parler davantage. Je savais que quand la mère passait la matinée à la maison à travailler tranquillement en bavardant avec moi, sans se presser, sans me couper la parole à chaque instant avec des « fais ci », « il faudra préparer ça »,

« tu as déjà arrangé ça en bas ? », cela signifiait que l'occasion était solennelle. Et chez nous, les solennités étaient rares. Elle sortait son mouchoir et elle se répandait en explications qui finissaient dans les larmes, et entre les miennes d'abord, et les siennes ensuite, le morceau de coton blanc se transformait en tapon de plus en plus bleuâtre. Puis c'était le silence. Les yeux baissés, devant le feu qui commençait à chauffer, j'étais prise d'un mal de tête et d'une envie de dormir à laquelle j'avais du mal à résister.

Quand j'avais entendu que la mère se remettait à bavarder, elle devait déjà le faire depuis un petit moment ; j'avais remarqué que, si je l'écoutais, ma gorge se nouait de nouveau, aussi, avant que les fils se tendent, j'avais dit avec un filet de voix que j'irais vivre avec la tante Encarnació, et demandé quand est-ce qu'ils viendraient me chercher. Ils iront au marché lundi, le père et Maria t'accompagneront.



**M**A MÈRE était une femme qui ne connaissait que deux choses, le travail et l'épargne. Maria racontait que quand notre petit Pere était venu au monde, la mère avait failli mourir, c'était un lundi, et le vendredi, moins d'une semaine après, il n'y avait plus eu moyen de la garder au lit. Durant mes treize années à la maison, je n'avais pas le souvenir de l'avoir vue un instant sans bouger, sauf quand je la regardais sur le banc de devant à la messe du dimanche.

Quand on se levait, elle travaillait depuis un moment ou alors elle était déjà partie aux champs avec le père et Josep. Quand on

montait dormir, elle en profitait encore pour préparer le repas du lendemain ou pour ranger. Parfois, habituée à être la dernière debout, elle disait en plus le rosaire. Je suis sûre et certaine que, malgré sa dévotion, elle n'arrivait pas à la moitié du premier mystère, attrapée par le sommeil comme un oiseau pris au piège.

Elle nous aimait, bien sûr, mais elle le montrait à peine. Elle n'avait pas de temps pour ces choses-là, comme elle disait ; d'autres tâches, nombreuses et primordiales, l'attendaient. Elle ne connaissait pas le repos, convaincue qu'il n'était pas fait pour elle, et quand elle y avait eu droit, dans sa vieillesse, il lui avait filé entre les doigts, jour après jour. Je crois qu'elle préférait mourir que de se reposer de son vivant.

C'est qu'il y en avait, du travail, avec les bêtes, la terre et sept ou huit personnes à table au bas mot. On aidait tous, mais c'était elle qui en mettait un gros coup pour qu'on s'en sorte. La femme fait la maison, disait-elle.

Le père était plus expansif, et s'il lui arrivait d'avoir des mots durs qui, quand on y réfléchissait plus tard, seuls, faisaient un peu mal, à côté de ça, il nous cajolait souvent et

il nous prenait sur ses genoux pour nous raconter des histoires, surtout l'hiver, quand le feu nous réunissait après la soupe et le morceau de lard quand il y en avait. Je me rappelle comme on riait de l'aventure du vieux de Montenar, qui un soir avait emporté un caleçon d'une maison. Étendu près du feu sur le banc où le vieux s'était assis pour se réchauffer, le caleçon était resté collé à ses vêtements quand il s'était levé. En rentrant chez lui dans la nuit glaciale, le vieux avait découvert, au milieu du chemin, le caleçon qui ballottait, collé à sa veste. Il s'était arrêté net, pris d'un doute, hésitant entre passer pour un voleur ou finir frigorifié comme un oiseau s'il revenait sur ses pas.

Mais, dans une ferme, les hommes n'ont généralement pas la plus mauvaise part, et pendant que le père nous enchantait avec ses histoires, la mère reprisait à la lueur de la flamme un lot de chaussettes cent fois trouées au même endroit.

Fière et solide, la tante était tout aussi économe et travailleuse que ma mère, mais en plus, elle avait de la poigne et elle commandait en unique maîtresse chez elle.



**Q**UAND JE M'ÉTAIS VUE derrière la mule, marchant vite parce que l'animal, à sentir une présence étrangère, détalait presque, j'aurais voulu faire demi-tour et filer à toutes jambes à la maison. Mais je laissais juste mes yeux se mouiller de larmes, et quand je sentais qu'elles allaient couler, je respirais fort et je les ravalais. Le dos très droit de l'oncle sur la bête m'en imposait et je ne voulais même pas laisser échapper un soupir. Je me répétais que c'étaient eux qui me faisaient une faveur, et que moi, j'en faisais une à ma famille. Une part en moins à chaque repas et... L'oncle avait pris mon baluchon et le tenait devant lui,

sur le cou de l'animal. Il avait l'air soucieux et il n'avait pratiquement pas desserré les dents, alors je n'osais pas lui dire que les espadrilles m'écorchaient les pieds. C'étaient les neuves de Maria, elle me les avait données en cadeau avant que je quitte la maison, mais elle chaussait une pointure de plus que moi. Le frottement sur la peau me provoquait une sorte de démangeaison très douloureuse. J'avais envie d'arriver le plus tôt possible à Pallarès pour que ce calvaire s'arrête. La queue de la mule balançait à un rythme régulier. Quand les mouches se posaient dessus, elle la lançait en l'air, puis elle la laissait retomber immédiatement en la faisant tourner, et ainsi de suite. Alors que je ne m'y attendais plus, comme on dit, j'avais entendu l'oncle qui annonçait : on est arrivés. Pour la première fois de toute cette journée, j'avais ressenti une grande joie et compris, pauvre imbécile, que j'avais le cœur lourd comme si on m'emmenait pour me vendre, comme une des vaches. Et ce n'était pas ça. J'étais pressée d'embrasser la tante qui n'était pas venue à Montsent, au marché. C'était elle,

la sœur de ma mère ; moi, avec l'oncle, je n'avais pas de lien.

Je ne sais pas pourquoi, j'avais imaginé qu'ils vivaient en dehors du village. Je m'étais trompée, je l'avais vu quand l'oncle avait pris la rue entre les maisons, jusqu'à la place. Je rougissais parce que les gens saluaient l'oncle et m'observaient. Quand nous étions arrivés devant ma nouvelle maison et qu'il était descendu de la mule, des femmes qui bavardaient en cercle, avec plein de gamins criards autour, avaient tout arrêté pour s'approcher, me dévisager et poser des questions.

Ramon, tu t'es trouvé une petite bien *mignonne* au marché. On n'aurait jamais cru que tu savais aussi bien choisir... C'est la nièce de l'Ermita, elle va passer l'hiver avec nous.

Je ne savais pas où regarder, ils avaient tous les yeux fixés sur moi, et immobile, j'avais senti mes jambes mollir et la sueur qui me brûlait les cuisses, la tête farcie d'avoir tant réfléchi et retourné la même chose dans tous les sens. La tante m'avait tirée de cette situation en surgissant dans le cercle pour me serrer fort dans ses bras. À ce moment-là, j'avais bien